

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 11

Artikel: Lausanne, le 15 mars 1872
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181809>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 15 mars 1872.

Nous avons eu le doux privilège de pouvoir lire un volume récemment publié à Lausanne*, mais qui n'a pas été mis en vente. Il porte ce titre modeste : *Souvenirs*. Quand nous dirons à nos lecteurs que l'auteur de ce volume est notre compatriote et éminent historien M. L. Vulliemin, ils ne douteront point de tout ce qu'il recèle de faits intéressants, d'intimes et spirituelles causeries. Dès le commencement à la fin, le lecteur est tenu sous le charme de récits simples, touchants et remplis de détails curieux et peu connus sur la famille de l'auteur, sur ses amis et les écrivains de son temps. M. Vulliemin nous raconte sa vie dès son enfance, dès l'âge de huit ans où il entra dans l'institut de Pestalozzi, à Yverdon. Il nous donne de ce dernier un portrait qui nous paraît être d'une fidélité parfaite, et qui caractérise mieux le célèbre pédagogue que tout ce que nous avons lu jusqu'ici dans ses nombreuses biographies.

Nous sommes charmés qu'une carrière aussi bien remplie, semée d'œuvres utiles, de savantes recherches, de travaux littéraires et historiques frappés au coin du plus ardent patriotisme, et qui ont rendu le nom de M. Vulliemin si populaire, nous ait été retracée sous ses différentes phases dans les *Souvenirs*. Nous n'avons qu'un regret, c'est qu'un plus grand nombre de personnes ne puisse partager avec nous tout le plaisir que nous avons éprouvé à la lecture de cet ouvrage. Malgré son caractère intime, nous nous croyons autorisé à en détacher quelques pages. Les lignes suivantes, dans lesquelles M. Vulliemin nous raconte les commencements de la *Société de Zofingue*, dont il a été l'un des fondateurs, seront lues, nous n'en doutons pas, avec un vif intérêt :

« Tout ne répondait pas à nos vœux dans cette patrie que nous aimions. Dans nos jeunes années, nous avions vu le sol de la Suisse envahi par les Français, puis les alliés le fouler à leur tour, en 1815. Dès lors bien des plaies étaient devenues saignantes, bien des préjugés, bien des haines maintenaient les cantons désunis. Aucune relation n'existait entre les jeunes hommes des cantons divers. Nous cherchions comment y remédier. Un jour qu'un jeune Bernois, Staehli, en séjour sur nos rivages, passait la soirée avec nous, la conversation se porta sur ce sujet, et la pensée se présenta à nous d'une

* Imprimerie Georges Bridel.

réunion d'étudiants des académies suisses dans un lieu central.

Le but serait de se voir, d'apprendre à se connaître et, libres des préjugés dans lesquels nous étions entretenus, de s'unir dans l'amour de la patrie commune.

Ce que les hommes engagés dans les liens de la politique pourraient difficilement, il appartenait aux jeunes générations de le tenter; à elles de s'entendre pour procurer à la Confédération un meilleur avenir.

De retour à Berne, Staehli fit part de ses vues à ses concitoyens. Elles furent accueillies et, l'année suivante (1819), sur une proposition de Berne, soixante Bernois et Zuricois se rencontrèrent dans la ville de Zofingue, au milieu des chants, des propos sérieux et dans les entretiens de l'amitié.

La voie ouverte, il ne restait qu'à savoir si elle le serait à tous les étudiants suisses. Staehli, Bitzius, la plupart des Bernois le voulaient; Zurich, après quelque opposition, se rendit à leurs instances.

C'est ainsi qu'a été fondée une société qui, prenant le nom de la ville dans laquelle ses membres se réunissent, a étendu ses bienfaits rameaux du Rhin au Rhône, sur la plus grande partie du sol helvétique.

Dès l'année suivante, cent vingt étudiants venus de Zurich, de Lucerne, de Berne et de Lausanne prirent part à la fête. L'on n'eut pas même la pensée de se demander ce que voulait la société: à quoi bon chercher à préciser ce qui s'épanchait de tous les cœurs? Tous voulaient une même chose: la Suisse une, et forte de l'amour de ses fils. La patrie était donc le but; l'étude et l'amitié les moyens.

Blass, de Zurich, qui présidait l'assemblée, recommanda, dans un discours éloquent, à la jeune génération de se garder des erreurs du passé, de l'étroitesse de l'esprit cantonal et de l'imitation de l'étranger; de s'attacher à la droiture et à la simplicité, qui avaient caractérisé la vieille Suisse, et de se montrer franche, cordiale, le cœur ouvert, comme il appartenait aux fils de la Confédération. Tous applaudirent et la société se constitua. Tout étudiant des académies suisses était admis dès qu'il avait atteint l'âge de 17 ans.

A chaque section son administration propre; à un comité central l'administration générale. Leurs étu-

des achevées, les Zofingiens demeuraient membres de la société, mais sans droit de suffrages.

Nous avons pris part à ces commencements de la Société de Zofingue. Près d'un demi siècle s'est écoulé depuis lors, et nous sommes arrivés à l'âge où, la vie traversée, on croit la contempler affranchie des illusions qui bercèrent les jours de la jeunesse ; eh bien ! nous n'avons pas cessé de ranger ces premiers jours de Zofingue au nombre des plus beaux de notre vie.

On l'a dit, et l'on a dit vrai : La Société de Zofingue a fait plus de bien que ne l'ont pensé ses fondateurs eux-mêmes et beaucoup plus qu'on ne le croit généralement. Tout chez nous est confédéré : les miliciens, les pasteurs, les naturalistes, les artistes, les historiens ont leur confédération dans la Confédération commune ; nous avons donné l'exemple à l'Europe de ces alliances qui poursuivent dans un même esprit les fins diverses vers lesquelles tend la société, et qui contribuent, chacune à leur manière, à resserrer notre lien fédéral ; la plupart ont été reproduites à l'étranger, mais la Suisse seule possède une Société de Zofingue. Bien plus, elle n'est possible que chez nous. Elle suppose nos existences cantonales, nos académies, l'union de la vie des études avec celle du foyer domestique, l'apprentissage des luttes sociales fait sous les yeux de la famille, l'accord des mœurs et des institutions, le fait des contrastes et de leur rapprochement dans l'amour d'une commune patrie. Elle suppose une Suisse unie et non pas unitaire, trouvant son accord dans ses divergences mêmes, en un mot, ce qui donne à la Confédération le caractère qui lui est propre, ce qui fait sa gloire et sa force, ce qui nourrit d'une sève toujours nouvelle un arbre dont les rameaux se montrent toujours divers et toujours rajeunissants. »

Le jeu du criquet

et quelques mots sur notre éducation.

Samedi après midi je suis allé voir sur la pelouse de Montbenon de jeunes Anglais se livrant au jeu du *criquet*. Allez-y ! c'est un spectacle étrange, amusant et effrayant en même temps, mais qui fait penser à l'excellence de l'éducation anglaise.

Voici en quoi consiste le jeu : Il se forme deux camps, comme au jeu des barres, une vingtaine d'un côté et autant de l'autre. Entre ces deux camps on jette une grosse balle de caoutchouc et il s'agit pour chacun des camps de la renvoyer à coups de pied, à coups de poing, n'importe comment, à l'une des extrémités de la pelouse où l'on a planté deux poteaux reliés par une perche pour marquer la limite du camp.

Une fois la balle à la merci des joueurs, tous se précipitent dessus pour la lancer, qui d'un côté, qui de l'autre, et les deux camps sont mêlés. Parfois la balle est lancée d'un coup de pied vigoureux par dessus la cohue. Alors tous se jettent dessus. Il en résulte un fouillis épouvantable, une grappe humaine qui se tord comme si on la mettait sous le pressoir. Quelques-uns sont tombés, les autres sont empilés sur eux, jusqu'à ce que le plus adroit réus-

sisse à repousser du pied la balle plus loin, du côté de son camp. La grappe alors se déplace et va s'entasser sur le nouveau point. Parfois un adroit coureur saisit la balle et l'emporte. Des adversaires postés à dessein aux abords du camp ennemi se jettent sur lui pour l'empêcher d'y arriver. S'il est fort il les renverse, se plie sous leurs bras étendus, saute par dessus ceux qui tombent et arrive au but.

C'est un jeu presque sauvage. Il faut voir ces jeunes Anglo-Saxons, au profil aristocratique, élancés, bâtis comme des clowns, sans redingote, sans gilet, couverts de poussière et de boue, la figure en feu, les cheveux comme la tête de Méduse, haletants, hardis, courant comme des cerfs ou luttant comme des ours. Et pas un mot violent, pas une injure, pas un de ces éclairs de colère auxquels les races romanes ne sauraient résister ! Quelques jeunes collégiens vaudois étaient mêlés à la partie, mais c'étaient les plus mous. Le jeu les intéressait à peine. Ils poussaient un peu dans la mêlée et n'arrivaient à rien.

Voilà comment en Angleterre on combine l'éducation moderne d'une violente gymnastique ! A Oxford, à Cambridge, à Woolwick, les élèves sont enrégimentés en compagnies de rameurs ou de lutteurs. Ils exercent et développent les muscles de leur corps comme les lobes de leur cerveau. Ils ont ressuscité l'éducation des Grecs de Sparte ou d'Athènes.

En France, à part la danse — et quelle danse — on ne cultive point la gymnastique. L'esprit se nourrit peu, il est vrai, mais en revanche le corps se dépense plus qu'il ne s'enrichit. C'est pourquoi les Allemands, qui ont imité les Anglais, ont dû l'emporter. La nature a tout fait pour le Français. Il est né le plus spirituel et le plus adroit des hommes. Mais à force de compter sur ses dons naturels, il s'est vu dépassé par ceux qui ont ajouté à des dons moins généreux, le développement physique et moral. Les *Turnvereine* des Allemands, d'origine assez récente, sont l'imitation pédantesque et lourde du *sport* anglais. Néanmoins elles ont produit les fruits que la dernière guerre a pu faire apprécier.

Chez nous le doctrinarisme, le perfectionnement abstrait de l'instruction publique, qui a fait de notre pays une pépinière d'instituteurs à l'usage de la Russie ou du reste de l'Europe, a exagéré l'étude purement scolastique. En nous courbant toute la journée sur des livres, on nous a rétréci la poitrine, affaibli la vue, émoussé le jugement et ramolli le caractère. Le mal que les bals publics font en France aux jeunes gens, c'est le vin qui le fait chez nous. Boire, en dehors des repas et sans s'être livré à une dépense énergique des forces physiques, c'est s'empoisonner. Si nous voulons être forts, prenons des Anglais, non ces affectations piétistes qui ont fait tant de mal à notre pays, mais cette éducation mixte qui fortifie l'individualisme intellectuel et physique, et constitue ce que les latins appelaient le *mens sana in corpore sano*. W. R.